Philologie italique et latine

Philologie italique et latine

Conférences de l'année 2012-2013

Dominique Briquel

Electronic version

URL: <https://journals.openedition.org/ashp/1591>

DOI: 10.4000/ashp.1591

ISSN: 1969-6310

Publisher

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Printed version

Date of publication: 1 September 2014

Number of pages: 107-110

ISSN: 0766-0677

Electronic reference

Dominique Briquel, "Philologie italique et latine", *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [Online], 145 | 2014, Online since 05 December 2014, connection on 06 July 2021. URL: <http://journals.openedition.org/ashp/1591> ; DOI: <https://doi.org/10.4000/ashp.1591>

PHILOLOGIE ITALIQUE ET LATINE

Directeur d'études : M. Dominique BRIQUEL,
correspondant de l'Institut

Programme de l'année 2012-2013 : I. *Étude d'historiens latins : suite de la préparation de l'édition de Tite-Live X.* — II. *Études d'inscriptions étrusques : préparation du catalogue des inscriptions étrusques du musée du Louvre.*

Le linguiste et épigraphiste suédois Olof August Danielsson (1852-1933) joua un rôle central dans la grande entreprise que fut *le Corpus Inscriptionum Etruscarum* (CIE), qui, dans l'esprit des *corpora* épigraphiques à la réalisation desquels la science allemande du XIX^e siècle s'était attachée, devait fournir aux étruscologues un relevé complet de toutes les inscriptions et prendre ainsi la succession du *Corpus Inscriptionum Italicarum* (CII), publié en 1867 à Turin par l'Italien Ariodante Fabretti et qui, malgré les trois *Suppléments* que l'auteur lui avait ajoutés en 1872, 1874 et 1878 et l'*Appendice* dont Gian Francesco Gamurrini l'avait muni en 1880, ne correspondait plus à l'état de la documentation lorsque l'Allemand Carl Pauli, né en 1839, conçut le projet du CIE vers 1885. Pauli ne pouvait suffire à la tâche et il s'adjoignit comme collaborateur Danielsson, qui après avoir fait ses études à Leipzig était retourné en Suède pour soutenir sa thèse à Uppsala, où il allait devenir professeur en 1891, sur une chaire de philologie classique qu'il occupa jusqu'à sa retraite en 1917. Pauli, presque cinquantenaire, et Danielsson, alors trentenaire, effectuèrent en 1885-1886 un voyage en Italie qui marqua le début de leur collaboration. Lorsque Pauli mourut, en 1901, ce fut naturellement Danielsson qui lui succéda à la tête de l'entreprise, qui se concrétisa par la sortie à Leipzig en 1902 du premier volume du CIE, consacré aux inscriptions du Nord de l'Étrurie, notamment celles, très nombreuses, de Chiusi et celles de Pérouse et Volterra. Danielsson devait assurer la direction du CIE jusqu'à sa mort, survenue en 1933, et présider ainsi à la réalisation des trois premiers fascicules de la section I du volume II (sortis en 1907, 1923, 1936), consacrés respectivement à Volsinies, Vulci et Tarquinia.

Danielsson et Pauli avaient effectué de nombreux voyages en Italie, relevant d'une manière à peu près exhaustive les documents épigraphiques existant dans ce pays. Mais, si ceux-ci représentent bien évidemment l'énorme majorité des inscriptions étrusques que nous connaissons, il ne s'en trouve pas moins ailleurs, où elles sont parvenues par le biais de la constitution de collections publiques et privées, alimentées par le commerce des antiquités, florissant au XIX^e siècle. C'est ainsi que le Louvre possède près d'une centaine de documents épigraphiques étrusques, dont près des trois quarts sont arrivés avec l'énorme collection Campana, acquise par la France en 1861. Or cette richesse épigraphique fut très imparfaitement prise en compte dans le CIE, qui ne remédia pas sur ce point aux insuffisances du CII. Cela est particulièrement sensible pour le volume I, dont le champ couvrait des zones géographiques auxquelles appartient un bon nombre des inscriptions du Louvre : Chiusi, qui a livré une énorme

quantité d'urnes cinéraires inscrites, soit en pierre soit en terre cuite, dont le musée possède trente exemplaires (ainsi que deux sarcophages avec inscriptions de même provenance), et Volterra, connue pour sa production d'urnes cinéraires en albâtre, dont il possède quatre exemplaires. Pauli eut beau faire appel à Michel Bréal pour qu'il lui envoie des estampages des documents se trouvant au Louvre, le résultat fut très insuffisant : le linguiste français ne fournit d'indications que pour cinq urnes et un sarcophage sur les 27 objets inscrits de ces catégories qui se trouvaient alors dans les collections du musée ; encore parfois les relevés qu'il fit furent-ils contestables. Mais, ni Pauli ni Danielsson n'étant venus à Paris examiner la documentation épigraphique du Louvre, ils ne purent remédier aux insuffisances de leur corpus sur ce point lorsque ce premier volume parut en 1902. Quant aux fascicules ultérieurs du *CIE*, y compris ceux publiés après la seconde guerre mondiale, quand l'entreprise reprit, désormais transplantée en Italie, ils ne furent pas davantage satisfaisants en ce qui concerne les documents du Louvre : ce fut le cas pour le fascicule 4 de la section I du volume II, paru en 1970, consacré aux inscriptions sur pierre de Caeré, et celui de la section II de ce volume, paru en 1996, consacré aux inscriptions campaniennes, alors que le Louvre possédait des inscriptions qui auraient trouvé leur place dans ces deux ouvrages mais qui ne furent pas pris en compte comme ils auraient dû l'être.

Notre séminaire de 2011-2012 nous avait déjà permis de juger de l'état de publication du matériel épigraphique étrusque du Louvre et de relever les lacunes et les erreurs. Mais il n'avait jusque-là pas été tenu compte d'une documentation restée inédite sur ce fonds : les notes que Danielsson prit lorsqu'il effectua un voyage à Paris en juin 1909. L'existence de cette documentation ne fut portée à la connaissance du monde savant qu'en 2003, lorsque deux collègues suédois, Charlotte et Örjan Wikander, publièrent leur ouvrage *Etruscan Inscriptions from the Collections of Olof August Danielsson: addenda to CIE II, I, 4*, où ils montrèrent ce que le fonds d'archives laissé par le collaborateur de Pauli apportait pour la connaissance des inscriptions publiées dans le fascicule du *CIE* publié en 1970. Dans cet ouvrage, ils donnaient une description précise de ce fonds, conservé pour la partie manuscrite à la bibliothèque de l'université d'Uppsala et pour la partie graphique (estampages, calques) au Medelhavsmuseet de Stockholm, révélant ainsi qu'il comprenait entre autres le journal que Danielsson avait tenu lors du voyage qu'il fit à Paris (et à Londres) en 1909, complété par les estampages et calques qu'il avait réalisés à cette occasion.

Grâce à l'obligeance d'Örjan Wikander (dont la femme, Charlotte Wikander, est aujourd'hui décédée), nous pûmes au cours de l'été 2012 effectuer une mission en Suède qui nous permit d'étudier en détail la documentation concernant ce voyage à Paris, dont les responsables de ce fonds d'archives, Hakan Hallberg à la Uppsala Universitetsbibliotek, Kristian Göransson et Suzanne Unge Sörling, directrice du musée, au Medelhavsmuseet de Stockholm, nous ouvrirent largement l'accès. Les résultats scientifiques de cette mission firent l'objet de nos séminaires au cours de l'année 2012-2013.

Le journal, rédigé en allemand, montre la rigueur dont Danielsson faisait preuve dans ses enquêtes. Il se présente sous la forme d'un cahier d'écolier, sur lequel le savant suédois avait écrit au crayon. Les 39 premières pages en furent consacrées à son

séjour à Paris, les 22 suivantes à son séjour à Londres. Mais la fin du cahier fut aussi utilisée : Danielsson y avait noté avant son départ, sur 19 pages en commençant par la fin du cahier, toutes les inscriptions qu'il était susceptible de voir à Paris et à Londres. Il s'était servi pour cela de la littérature scientifique existante, dont il donne un panorama complet, et d'indications que lui avaient données des correspondants, ses deux collaborateurs pour le *CIE*, l'Italien Bartolomeo Nogara (sur la fibule de Chiusi) et l'Allemand Gustav Herbig (sur les miroirs et gemmes conservés à Paris et à Londres). Ce voyage avait donc été scientifiquement très bien préparé. Il l'avait été également sur un plan plus pratique : le savant suédois avait soigneusement noté les noms et les fonctions des responsables des collections qu'il allait rencontrer, à Paris au Cabinet des médailles et au Louvre, à Londres au British Museum.

Pour le Louvre, Danielsson décrivit trente inscriptions, numérotées de 1 à 30 : 26 inscriptions portées sur des urnes (dont 7 sur des urnes de pierre et 19 sur des urnes de terre cuite), les deux sur sarcophages de Chiusi et les deux sur des cippes de Caeré. On voit qu'il s'en était tenu, dans ce document, aux seuls objets qui à l'époque étaient pris en considération dans le *CIE*, c'est-à-dire les inscriptions sur urnes, sarcophages, cippes, à l'exclusion de l'*instrumentum* (par exemple les graffites vasculaires, les inscriptions sur objets en métal, les didascalies de miroirs dont le Louvre possède respectivement 37, 14 et 7 exemplaires). Chaque fois, il notait à quelle date il avait vu les documents (le 3 juin pour les dix premières notices, nos 1-10, le 10 juin pour son n° 11, le 16 juin pour ses nos 12-13, le 17 juin pour ses nos 14-30) et à quel endroit ils se trouvaient (réserves pour ses nos 1-11, salle des fresques pour ses nos 12-13 et 29-30, salle H pour ses nos 14-18, salle B pour ses nos 19-28). Conformément à un usage qu'on retrouve sur d'autres documents de travail de Danielsson, la disposition des notes s'articule sur deux pages se faisant face : sur celle de gauche, le savant suédois avait porté la description faite lors de sa visite, tandis que sur celle de droite, laissée d'abord blanche, il avait consigné des remarques complémentaires, souvent faites lors d'une visite de révision qui lui avait permis de réexaminer le document. On ne peut qu'être sensible au sérieux de son étude, témoignant d'un désir de contrôler le résultat de l'autopsie et éventuellement de remettre en cause le résultat auquel il pensait être parvenu.

Dans ce journal, Danielsson avait parfois fait figurer des dessins des inscriptions, plus généralement de simples transcriptions. Mais le journal était complété par un appareil graphique (qui, à la différence du journal qui se trouve toujours à la bibliothèque de l'université d'Uppsala, a été transféré au Medelhavsmuseet de Stockholm), qui montre que le savant suédois avait toujours voulu donner une représentation fidèle du document, sans se contenter d'en transcrire le texte. Lorsqu'il s'agissait d'inscriptions gravées, il avait réalisé des estampages (« Ablklatsch »). Quand les inscriptions étaient peintes, il avait fait des calques (« Pausung »), sauf dans quelques cas où il n'avait donné que des dessins dans son journal (pour ses nos 12, 27, 29), le mauvais état de conservation rendant impossible de faire un calque (il précisait alors « Pausung unmöglich »).

L'intérêt de ce journal et de la documentation graphique correspondante est considérable. Danielsson étudia au cours de son voyage (en donnant des lectures correctes) six documents qui étaient restés inédits avant que nous les publions dans le catalogue

des urnes du Louvre, paru en 2002 (Marie-Françoise Briguet, Dominique Briquel, *Les Urnes cinéraires étrusques de l'époque hellénistique, musée du Louvre, département des Antiquités étrusques et romaines*). On voit que, si le travail du savant suédois n'était pas resté inconnu, ces documents qui ont attendu 2002 pour être publiés auraient pu être portés à la connaissance des spécialistes depuis longtemps. De même, Danielsson avait relevé et corrigé des erreurs qui s'étaient glissées dans la littérature scientifique, y compris dans le volume I du *CIE* dont il avait assuré la publication en 1902, et que nous n'avons rectifiées que bien après lui, sans avoir conscience de ce que nous reprenions des remarques qu'il avait déjà faites en 1909. Le travail de correction auquel nous nous sommes livrés dans le catalogue de 2002 pour les urnes n^{os} 11 et 18, dans d'autres travaux pour les deux cippes de Caeré conservés au Louvre avait déjà été réalisé par lui en 1909. La non publication de ses notes de voyage, qui dormaient depuis 1933 dans le fonds d'archives de la bibliothèque d'Uppsala, se traduit donc par un retard de près d'un siècle dans notre connaissance de ces documents.

Mais il ne s'agit pas seulement de retards. Ce fonds d'archives montre que depuis 1909 l'état des inscriptions s'est parfois fortement dégradé et qu'il s'en est suivi une perte d'éléments d'information telle que nous sommes aujourd'hui dans l'incapacité de retrouver certains des points alors notés par Danielsson. De ce point de vue aussi, la réémergence de cette documentation est précieuse : dans la mesure où il n'y a pas de raison de contester le sérieux de l'examen auquel le professeur d'Uppsala procéda lors de ses visites au Louvre, la prise en compte de ses notes représente un progrès sensible par rapport à ce qu'un examen fait de nos jours permet de savoir. Dans le cas de six des documents du musée, ses dessins, calques et estampages permettent de proposer une lecture améliorée, parfois considérablement, par rapport à celle dont nous avons pu faire état en 2002, fût-ce en nous aidant de moyens tels que l'éclairage sous lumière ultraviolette.

Les résultats de cet examen des archives Danielsson ont été présentés lors d'une communication à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, faite le 1^{er} mars 2013. Il en sera tenu compte dans le catalogue général des inscriptions étrusques du Louvre dont nous sommes en train d'achever la rédaction.